

BIBLIOTHÈQUE DES MERVEILLES

LES

GRANDES CHASSES

PAR

VICTOR MEUNIER

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 21 VIGNETTES

PAR LANÇON

BIBLIOTHÈQUE

W. J. Roche

SAN FRANCISCO

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET C^{IE}

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N^o 77

1867 •

Tous droits réservés.

LE RHINOCÉROS

Un voyageur dit que la vue du rhinocéros suffit pour mettre le lion en fuite.

Un autre, qui ne contredit pas le précédent, écrit que le rhinocéros fait fuir le lion comme un chat.

Un troisième : « Il tue jusqu'à l'éléphant en lui crevant le ventre avec sa corne. »

Un quatrième : « Les hommes sont les seuls ennemis qu'il redoute, et il cesse de les craindre dès qu'il est blessé ou poursuivi. »

Écoutons encore celui-ci : « C'est à la fois un traître que rien n'annonce, un agresseur que rien n'épouvante et un furieux que toute résistance rend implacable. »

Voilà la bête; elle habite à la fois l'Asie et l'Afrique.

Il y a toutefois des degrés. Ainsi il paraît que le rhinocéros blanc est relativement d'un caractère doux et confiant.

Il ne faut cependant pas s'exagérer cette douceur. Un rhinocéros blanc, ayant été blessé par M. Oswell, jeta en l'air d'un même coup de corne cheval et cavalier.

Qu'on juge après cela du savoir-faire du rhinocéros noir.

Le même M. Oswell en poursuivait deux qui se retournèrent tout à coup et revinrent lentement sur lui. Sachant combien il est difficile de frapper d'une seule balle le petit cerveau du rhinocéros, il attendit, pour lâcher la détente, que celui qui s'avancait le premier lui présentât l'épaule et ne fût plus qu'à une distance de quelques mètres; il pensait échapper ensuite à la bête furieuse en se rejetant de côté; mais, bien qu'il eût déchargé son fusil presque à bout portant, il fut lancé en l'air avec force et retomba sans mouvement aux pieds de la brute. Quand il reprit connaissance, il trouva son corps et ses membres couverts de larges blessures. J'ai vu, longtemps après, dit Livingstone, celle qu'il avait reçue à la cuisse; elle était toujours béante sur une longueur de quinze centimètres.

M. Moffat ayant abattu un rhinocéros noir, les indigènes se précipitèrent sur la bête en poussant des cris de joie; douze lances pénétrèrent à la fois dans les flancs de la victime; ces piqûres la ranimèrent; en un instant, elle fut sur pied, et se jeta, en labourant le sol de ses cornes, — c'est son allure, — sur ses vainqueurs qui montrèrent tout de suite les talons.

Les rhinocéros sont, après les éléphants, les plus gros mammifères terrestres connus. Leur nom vient de deux mots grecs qu'on peut traduire par *corne sur le nez*. On sait en effet que la région frontale nasale est surmontée chez les adultes de une ou deux cornes, selon les espèces. Ils vivent de végétaux, et leur sys-



Un rhinocéros ayant été blessé jeta en l'air cheval et cavalier.

tème dentaire est parfaitement assorti à ce genre de nourriture. Ils ont le cou si court et si peu flexible, qu'ils s'attachent beaucoup moins aux herbes qu'aux feuilles des rameaux qui sont à leur portée, feuilles que leur lèvre supérieure, très-mobile et terminée en pointe triangulaire, saisit très-bien. Suivant Chardin, les Abyssins sauraient dompter les rhinocéros et les faire travailler comme des bœufs.

Il est rare qu'on en rencontre plus de quatre ou cinq à la fois, et c'est bien assez d'en rencontrer un. On les recherche cependant à cause de leur chair qui est un régal pour les sauvages.

En Nubie, on le chasse à cheval. Les hommes sont entièrement nus. Ils se précipitent sur lui, l'irritent sans pouvoir le blesser. Malgré leur adresse et l'agilité de leurs chevaux, ils ne parviennent pas toujours à esquiver les coups de leur redoutable adversaire. L'animal furieux se met à la poursuite des assaillants. Alors l'un d'eux se détache de ses compagnons et fait mine d'attendre. Le rhinocéros tourne sa rage contre celui-ci et abandonne les autres chasseurs qui, s'éloignant rapidement vont se cacher en un lieu favorable près de quelque grand arbre choisi d'avance.

Lorsque le cavalier resté aux prises avec l'animal suppose que ses camarades ont atteint leur retraite, il part comme un trait, arrive au pied de l'arbre indiqué, saute de son cheval qui s'enfuit et grimpe dans les branches.

Le rhinocéros qui l'a suivi se jette avec furie sur

l'arbre qu'il voudrait renverser et dans lequel sa corne entre profondément. Mais pendant qu'il fait des efforts inouïs pour se dégager, les chasseurs en embuscade tombent sur lui et le tuent à coups de lances. Quant au cheval, il s'est arrêté dès qu'il n'a plus été poursuivi, et attiré par les hennissements de ses compagnons, il ne tarde pas à venir les rejoindre.

Le rhinocéros attaqué prend volontiers, comme on voit, un arbre pour un chasseur et décharge sa rage sur le premier. Livingstone attribue cette méprise à la corne placée précisément sur la ligne du rayon visuel, et il donne pour preuve que la variété nommée *Kua-boabo*, dont la corne s'abaisse de manière à ne pas gêner la vision, montre plus de discernement que les autres. Soit. L'œil est du reste fort petit, enfoncé dans la tête. En échange, l'ouïe et l'odorat sont fort subtils ; au moindre bruit, l'animal prend l'alarme, dresse les oreilles, se lève, écoute, à moins qu'il ne soit endormi, car il a le sommeil étrangement dur. On a dit le contraire, mais Sparrman raconte ceci :

« Deux de nos Hottentots tireurs aperçurent à travers les buissons et à trois ou quatre pas de distance, un rhinocéros couché sur le côté droit, et si profondément endormi, qu'il ne s'éveilla point au bruit assez fort qu'ils firent en heurtant par hasard leurs deux fusils l'un contre l'autre. Leur premier mouvement fut de le coucher en joue ; mais comme il ne s'éveillait point, et qu'ils ne voyaient que le derrière de son corps, après avoir tenu conseil, ils firent un circuit, et se plaçant de manière à pouvoir pointer leurs deux

fusils près de la tête du rhinocéros, ils lui déchargèrent les deux coups à la fois dans la poitrine. Comme l'animal se débattait, quoique assez faiblement, ils craignirent qu'il ne pût encore se relever et les poursuivre; alors, autant pour leur amusement que par précaution, ils rechargèrent leurs armes, et lui tirèrent encore plusieurs balles. »

On vint dire à Le Vaillant que deux rhinocéros se trouvaient arrêtés côte à côte dans une plaine à petite distance de son camp; il partit aussitôt en compagnie de ses gens.

« L'un d'eux étant beaucoup plus gros que l'autre, je les crus mâle et femelle. Ils portaient le nez au vent, et par conséquent, nous présentaient la croupe. C'est la coutume de ces quadrupèdes, quand ils sont ainsi arrêtés, de se placer dans la direction du vent, afin d'être avertis, par l'odorat, des ennemis qu'ils ont à craindre. Seulement alors ils détournent de temps en temps la tête, pour jeter un coup d'œil en arrière et veiller à leur sûreté; mais ce n'est vraiment qu'un coup d'œil et l'affaire d'un instant.

« Déjà nous raisonnions sur les dispositions à faire pour entreprendre notre attaque, quand Jonker, l'un de mes Hottentots, me demanda de le laisser attaquer seul les deux bêtes. Je le laissai faire. Il se mit tout nu, et partit, en emportant son fusil et rampant sur le ventre comme un serpent.

« Pendant ce temps, j'indiquai à mes chasseurs les différents postes qu'ils devaient occuper. Moi, je restai au lieu où je me trouvais, avec deux Hottentots : l'un

tenait mon cheval, tandis que l'autre tenait les chiens ; nous nous cachâmes tous les trois derrière un buisson.

« J'avais en main une de ces lorgnettes de spectacle, qui souvent m'avait servi à étudier le jeu des machines et l'effet de nos décorations de théâtre. Que les objets étaient changés ! en ce moment, elle rapprochait de moi deux monstres épouvantables, qui parfois tournaient de mon côté leur tête hideuse. Bientôt leurs mouvements d'observation et de crainte commencèrent à devenir plus fréquents, et je craignais qu'ils n'eussent entendu l'agitation de mes chiens, qui, les ayant aperçus, faisaient tous leurs efforts pour échapper à leur gardien et s'élancer contre eux.

« Jonker, de son côté, avançait toujours, quoique lentement, les yeux fixés sur les deux animaux. Leur voyait-il tourner la tête, à l'instant il restait immobile.

« Son trainage, avec toutes ses interruptions, dura plus d'une heure. Enfin, je le vis se diriger vers une grosse touffe d'euphorbes qui se trouvait à deux cents pas au plus des rhinocéros. Arrivé là et sûr de pouvoir s'y cacher, il se releva et après avoir tourné les yeux de tous côtés pour voir si ses camarades étaient tous arrivés à leur poste ; il se prépara à tirer.

« Pendant tout le temps de sa marche rampante, je l'avais suivi de l'œil ; et à mesure qu'il avançait j'avais senti mon cœur palpiter involontairement. Mais les palpitations redoublèrent quand je le vis si près des animaux, et au moment de tirer sur l'un d'eux. Que n'aurais-je pas donné dans cet instant pour être à la place de Jonker, ou tout au moins à côté de lui ! J'at-

tendais dans la plus vive impatience que le coup partît, et je ne concevais pas ce qui l'empêchait de tirer; mais le Hottentot qui était à mes côtés, et qui, à la vue simple, le distinguait aussi parfaitement que moi avec ma lorgnette, me dit que si Jonker ne tirait point, c'est qu'il attendait qu'un des rhinocéros se retournât, pour l'ajuster à la tête.

« En effet, le plus gros des deux ayant regardé de mon côté, il fut tiré aussitôt. Blessé du coup, il poussa un cri effroyable, et suivi de sa femelle, courut avec fureur vers le lieu d'où le bruit était parti. Une sueur froide se répandit sur mon corps. Je m'attendais à voir les deux monstres renverser le buisson, écraser sous leurs pieds le malheureux Jonker et le mettre en pièces; mais il s'était couché le ventre contre terre. La ruse lui réussit parfaitement : ils passèrent près de lui sans l'apercevoir, et vinrent droit à moi.

« Alors à mon angoisse succéda la joie, et je m'apprêtai à les recevoir. Mais les chiens, animés déjà par le coup de fusil qu'ils avaient entendu, se démenèrent tellement à leur approche, que, ne pouvant plus les contenir, je les détachai et les lâchai contre eux.

« A cette vue, ils firent un crochet, et allèrent donner dans une des embuscades où ils essuyèrent un nouveau coup de feu; puis, dans une troisième, où ils reçurent un troisième coup. Mes chiens, de leur côté, les harcelaient à outrance, ce qui accroissait encore leur rage. Ils détachaient contre eux des ruades terribles; ils labouraient la plaine avec leur corne, et y creusant des sillons de sept à huit pouces de profon-

deur, lançaient autour d'eux une grêle de pierres et de cailloux.

« Pendant ce temps, nous nous rapprochâmes tous, afin de les cerner de plus près, et de réunir contre eux toutes nos forces. Cette multitude d'ennemis, dont ils se voyaient entourés, les mit dans une fureur inexprimable. Tout à coup, le mâle s'arrêta, et cessant de fuir devant les chiens, il se tourna contre eux pour les attaquer et les éventrer. Mais tandis qu'il les poursuivait, la femelle gagna au large.

« Je m'applaudis beaucoup de cette fuite, qui nous devenait très-favorable. Il est certain que, malgré notre nombre et nos armes, deux adversaires aussi formidables nous eussent fort embarrassés. J'avoue même que sans mes chiens nous n'eussions pu combattre qu'avec risques et périls celui qui restait. Les traces de sang qu'il laissait sur son passage nous annonçaient qu'il avait reçu plus d'une blessure, et il n'en mettait que plus de rage à se défendre.

« Cependant, après quelque temps d'une attaque forcenée, il battit en retraite et parut vouloir gagner quelques buissons, apparemment pour s'y appuyer et ne pouvoir plus être harcelé que par-devant. Je devinai sa ruse, et dans le dessein de la prévenir, je me jetai vers les buissons, en faisant signe aux deux chasseurs les moins éloignés de moi de s'y porter aussi. Il n'était plus qu'à trente pas de nous, lorsque nous nous emparâmes du poste. Puis, le visant tous trois en même temps, nous lui lâchâmes nos trois coups à la fois, et il tomba sans pouvoir plus se relever. »